



L'ENVERS DU TEMPS

roman

Wallace Stegner

Gallmeister



DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

En lieu sûr, totem n°86

La Montagne en sucre, totem n°62

Lettres pour le monde sauvage, Gallmeister, 2015

Wallace Stegner

L'ENVERS
DU TEMPS

Roman

Traduit de l'américain
par Éric Chédaille

Collection
NATURE WRITING

Titre original: *Recapitulation*

Copyright © 1979 by Wallace Stegner
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2017, pour la traduction française

Web-ISBN 978-2-404-00853-0
ISSN 1951-3976

Photo de couverture © SuperStock/Getty Images
Conception graphique : Valérie Renaud

La vérité est comme le lézard : elle vous laisse sa queue entre les doigts et décampe, sachant parfaitement qu'il lui en poussera une nouvelle en un rien de temps.

IVAN TOURGUENIEV

Prenons n'importe quoi, cow-boys, films, romans policiers, prenons n'importe qui allant n'importe où ou restant chez lui et qui soit américain, et l'on s'aperçoit que c'est quelque chose de strictement américain que de concevoir un espace rempli de mouvement.

GERTRUDE STEIN

Première partie

1

LA grand-route qui rejoint Salt Lake City par l'ouest contourne l'extrémité méridionale du Grand Lac Salé à hauteur de Black Rock et de ses grèves miteuses, oblique vers le nord en laissant derrière elle les fumées des hauts-fourneaux, pique vers le lit asséché du lac, où, il y a longtemps, les dômes du Saltair Pavilion se dressaient comme une exhalaison d'Arabie, puis elle s'oriente de nouveau vers l'est. Là-bas droit devant, par-delà l'étendue blanche, la ville est un mirage ou une peinture murale : des tours d'affaires, puis des maisons et des rues encaissées, et enfin la paroi montagneuse.

Tout en roulant, les narines pleines de l'odeur aussi fétide qu'exaltante des salants, Bruce Mason se sentait un peu comme ce plongeur des actualités que le projecteur fonctionnant à rebours fait ressortir pieds en premier de son plongeon. Sans doute la fatigue d'un jour et demi de traversée du désert expliquait-elle et la ville en mirage et cette impression d'être emporté à contresens vers le début de la bobine. Peut-être la raison de sa venue y était-elle pour quelque chose. Ce n'était pas la première fois qu'il revenait à Salt Lake City pour enterrer quelqu'un ; mais les précédents retours, vagues et gris pâle dans son souvenir, presque subliminaux, l'avaient vu arriver par l'est, à travers les montagnes. Cet itinéraire-ci évoquait bien autre chose. Cette route était celle qu'à l'âge de seize ou dix-sept ans il parcourait à tombeau ouvert à bord de petites Ford dépouillées au maximum, des compagnons braillards entassés dans le spider. Sans doute s'en revenaient-ils par le

même chemin, mais il ne se souvenait que de l'aller. Voir la ville ainsi, droit devant, lui était chose étrange.

Il ne s'était pas préparé à ce retour dans la ville de ses jeunes années, il n'avait rien prévu en dehors de l'obligation qu'il avait d'enterrer sa tante comme il convient. Il n'avait ni prétexte d'ordre psychologique ni nostalgie, n'avait pas été écorché et purifié par une maladie grave, n'avait nulle raison de ranimer les souvenirs d'une adolescence oubliée. Et pourtant, l'attente s'imposait à son esprit, aussi éclatante qu'inattendue, et tandis qu'il longeait l'aéroport, les zones d'activités en expansion des abords de la ville et les vieux champs de foire, qu'il ralentissait au moment d'aborder les premières rues, ses yeux cherchaient points de repère et traces du temps jadis.

Quarante-cinq années avaient apporté des changements qui ne semblaient cependant pas fondamentaux. La ville s'était pas mal étendue et il fut surpris, au sortir du désert, par la luxuriance de ses arbres. Mais les rues faisaient toujours près d'un kilomètre de large, et de l'eau courait toujours dans au moins une partie des caniveaux. Une bien plaisante cité, avec un côté jeune, vigoureux et propre. Passant devant la statue de Brigham Young, il adressa un hochement de tête plein de gravité à la silhouette à la main tendue, et tel un autochtone de retour chez lui, il tourna au feu qui clignotait à mi-chemin entre deux rues pour s'arrêter devant le garage à niveaux qui avait remplacé le vieux gymnase Deseret. Ce changement le secoua un peu. Cette salle de sport vétuste avait gardé une bonne part du garçon qu'il avait été.

Le portier fit main basse sur son sac, un jeune chasseur se glissa au volant pour emporter la voiture dans les sous-sols. Rembobinant toujours plaisamment le film, Mason gagna une réception presque inchangée pour y signer le registre, puis il fut emporté par un ascenseur presque inchangé jusqu'au type de chambre dont il conservait le souvenir, une chambre comme ils en retenaient quand ils organisaient des bals de leur fraternité ou de leur classe, à l'époque de la Prohibition. Pendant au moins une de ces années-là il avait suivi un régime

pour cause d'ulcères et ne pouvait donc boire, mais cela ne l'empêchait pas de s'isoler religieusement avec les garçons pour se gargariser au bourbon, du Green River pur, avant de le recracher dans le lavabo, rien que pour le plaisir d'enfreindre la loi et de rapporter une haleine distinguée dans la salle de danse et auprès des filles.

Son sac posé sur le râtelier à bagages, la main encore sur la poignée de la porte, il resta une seconde immobile, repensant à sa folle jeunesse envolée.

Plus tard, au sortir de la douche, il prit l'annuaire téléphonique pour y chercher le salon funéraire Merrill. Quand il mit le doigt dessus, il fut frappé par l'adresse : 363 East South Temple. Côté avenues, quelque part autour de D Street, pas loin de la cathédrale. Il chercha à se représenter cette rue autrefois familière, mais tout s'était évanoui hormis l'image vague de hautes maisons en pierre et brique pourvues d'une ample galerie et d'une pelouse mangée de plantain. L'une d'elle, celle qu'habitait jadis Holly, était flanquée d'une tour à trois niveaux.

Et quelle tour ! Tous les bohèmes de l'ère du jazz y défilaient. Havelock Ellis, Freud, Mencken, *Les Mémoires de Fanny Hill*, *Love's Coming of Age*, *Le Puits de solitude*, Harry Kemp, Frank Harris. Seigneur Dieu.

Il était submergé de délicieuses réminiscences. Tous se tenaient là devant lui – les esthètes versatiles, les connaisseurs de province, les filles de la cambrousse, maussades et sexy, les amants brûlant d'une flamme intense et précieuse, un ou deux homosexuels s'efforçant de paraître foudroyés et rongés par le péché secret. Peintres de paysages vert bile, photographes cubistes, poètes et iconoclastes, dadaïstes en résidence, contempteurs de la bourgeoisie, producteurs d'une prose chérie, raconteurs de rêves, psychanalystes formés par correspondance, tous se pressaient dans l'appartement de Holly et tourbillonnaient autour de son port de reine dans des bruits de porcelaine qui se brise. Il se la rappelait dans sa robe dorée, une Proserpine ou une Circé. Il la revit le temps d'un instant, grande et mince,

riant au milieu de l'effervescence qu'elle faisait naître, le noir de ses cheveux lisses, le bleu foncé de ses yeux et les grands anneaux d'or dont elle paraît ses oreilles.

Ayant noté l'adresse, il glissa son carnet dans une poche du veston en crépon jeté sur le lit. Mais quand il se fut habillé et qu'il se retrouva dans la chaleur torride de South Temple, passant devant le siège administratif de l'Église, devant Beehive House, Lion House, l'Eagle Gate, l'Elks Club et l'Alta Club, les immeubles d'habitation tant anciens que nouveaux, il se prit à regarder les numéros avec un sentiment qui confinait au suspense, cherchant moins le salon funéraire Merrill que la maison à la tour en pierre. C'est sitôt passé la cathédrale qu'il finit par la voir, dépassant au-dessus de la toiture d'une grande demeure décatie. Encore une trentaine de pas pour que lui apparaissent le panneau et, en chiffres de laiton vissés sur la plus haute contremarche de la galerie, le nouveau numéro. C'était bien elle.

Il promena un regard circulaire en quête de quelque chose qui pût lui rafraîchir et doper la mémoire. La rue semblait n'avoir guère changé. Une partie des grands érables et hickorys d'autrefois avaient disparu. Le terrain descendait en douces ondulations d'un gazon ras qui paraissait nouveau. La balancelle fatiguée avait disparu de la galerie. Celle-ci avait été rénovée et repeinte, de même que son perron. La porte d'entrée était telle qu'il se la rappelait, avec son imposte en rayons de verre coloré et une poignée massive qui lui causa presque un saisissement tant elle lui parut familière. Mais à l'intérieur, tout était transformé. Des cloisons avaient été abattues. Désormais, l'escalier, spirale de balustres blancs et rampe d'acajou, s'élevait ou plutôt lévissait au-dessus d'une étendue de moquette prune. Au lieu de l'antique plancher affaissé, ses pieds rencontrèrent douceur et amorti. Il flottait là une odeur de peinture et un parfum de fleurs.

Il mesurait l'escalier du regard quand un jeune homme sortit du bureau qui se trouvait sur la gauche et, inclinant la tête de côté, demanda d'une voix amène :

— Bonjour, monsieur. Est-ce que je peux vous être utile ?

Cela ramena Mason à ce qui lui avait fait couvrir treize cents kilomètres en voiture.

— Je suis Bruce Mason. Ma tante, Mme Webb, est décédée avant-hier au Julia Hicks Home. Ils m'ont téléphoné pour me dire qu'elle serait ici.

— Mais oui, monsieur l'ambassadeur, répondit le jeune homme.

Il tendit une main enthousiaste que Mason trouva étroite, froide et étonnamment vigoureuse. Ce fut comme d'échanger une poignée de main avec un oiseau perché.

— Nous vous attendions. C'est un honneur de vous rencontrer. Je m'appelle McBride.

— Comment allez-vous ? dit Mason avant d'ajouter : Laissons tomber l'"ambassadeur", voulez-vous ? Cela remonte à pas mal de temps.

— Comme vous voudrez. (McBride le regardait en souriant, la tête toujours inclinée sur le côté.) Vous êtes venu en avion ?

— Par la route.

— Tout seul ? De San Francisco ?

Il semblait surpris d'apprendre qu'un ancien ambassadeur savait conduire une automobile.

— J'ai dormi quelques heures à Elko.

— Cela n'a pas été trop éprouvant en ce cas.

— Ma foi non. Pas du tout.

Mason se dit que ce jeune McBride était peut-être un reliquat d'une des fêtes de Holly. Il avait l'air plus apte à composer des vers délicats qu'à s'occuper de cadavres.

— Elle se trouve dans le salon du fond, déclara le jeune homme. Aimerez-vous la voir ? Elle est tout à fait pimpante.

Ce devait être sa fonction. C'était lui qui veillait à ce qu'ils aient l'air pimpant.

— Plus tard, répondit Mason. Je suppose que nous avons quelques formalités à régler.

— Bien sûr. Si vous voulez bien passer à côté. Je crois savoir que votre famille est titulaire d'une concession. Cela ne devrait prendre que quelques minutes.

Il s'effaça avec déférence sur le pas de la porte.

Quelques minutes suffirent. Ils se levèrent, se faisant face de part et d'autre d'un bureau qui luisait doucement sous la lumière diffuse.

— Et maintenant, vous plairait-il de la voir ?

McBride était visiblement fier de son travail. Sans doute lui arrivait-il de reculer d'un pas à la manière d'un étalagiste pour en apprécier les effets. Mister McBride, le Max Factor* mortuaire.

— D'accord, répondit Mason. Mais ce n'est pas comme si j'avais des larmes à verser. Je l'ai à peine connue, je ne suis jamais revenu depuis l'époque où je suis parti, et cela faisait dix ans qu'elle était sénile.

Contournant l'escalier, McBride l'emmena là où la moquette prune se déversait sans heurt dans ce qui avait peut-être été une salle à manger.

— Elle est vraiment très bien. Elle semble parfaitement douce et paisible.

Des qualités que Mason ne lui aurait pas prêtées de son vivant. Il s'avança vers la table, au pied de laquelle était posée une corbeille de chrysanthèmes d'intérieur. Se dire qu'il s'agissait de la sœur de son père, seul membre qu'il eût connu de cette branche de la famille, le laissait de marbre. Le sort avait voulu que, venant à Salt Lake dans l'espoir de renouer avec son frère, elle y était arrivée pour assister aux obsèques de celui-ci. Mason avait dû la prendre en charge à une époque où il avait le moins besoin d'obligations. Bien qu'il eût contribué à son entretien pendant la moitié de sa vie à elle et plus de la moitié de sa vie à lui, il n'éprouvait aucun sentiment pour cette figure cireuse. Il supposait que s'il avait été attaché à elle, il aurait pu la trouver paisible, comme McBride le lui suggérerait. Mais la seule chose qui lui vint à l'esprit, c'est qu'elle était bien embaumée.

* Fondateur en 1909 aux États-Unis d'une marque de cosmétiques. (Toutes les notes sont du traducteur.)

La vieille tante Margaret, inconnue qui s'était imposée à lui comme une charge financière qu'au début il n'avait pas voulue et pouvait difficilement assumer, poussait son nez pointu, ses pommettes saillantes et ses lèvres fanées à travers le fond de teint et le rouge, et n'était que la vieille tante Margaret, éteinte grâce à Dieu à l'âge de quatre-vingt-six ans. Il ne discernait même pas sur son visage la moindre ressemblance avec son paternel, et il n'éprouvait rien de la répugnance traditionnelle à l'endroit de ce jeune McBride qui trafiquait avec les morts. Considérant ce sur quoi il avait dû travailler, il s'en était bien tiré.

De retour dans le hall, tout en considérant l'escalier en spirale, apparemment aussi peu étayé que le haricot magique, Mason se souvint de la fois où, alors que Holly et deux colocataires – Nola n'en était pas, elle arriva plus tard et ne resta que quelques semaines – descendaient les marches vermoulues tout en débattant des proportions de la silhouette féminine idéale, il les avait rencontrées sur le palier du premier. Elles avaient alors troussé leur jupe pour tendre vers lui la jambe droite, exigeant de savoir laquelle possédait le plus beau galbe. Un Pâris en année de licence face à trois impérieuses déesses. Il avait désigné Holly. Et pourquoi pas ? Quoique si Nola avait été là, il en serait peut-être allé différemment. Mais c'eût été affaire d'obsession, non de jugement.

— Nous venons de refaire tout le bâtiment, déclara McBride. C'était à l'origine le domicile d'un magnat de l'argent de Park City, mais tout était dans un état déplorable.

Mason continuait à contempler l'escalier. Ce que venait de lui apprendre McBride n'avait pas plus d'importance à ses yeux que les modifications apportées à la décoration, mais il y avait là-haut quelque chose qui comptait ou du moins avait beaucoup compté pour lui. Cela l'aspirait comme un courant d'air ascendant.

— J'ai bien connu cette maison il y a des années de cela, dit-il. Des personnes de ma connaissance occupaient un appartement au second.

- Ah ? En façade ou sur l'arrière ?
- En façade. Celui avec l'oriel dans la tour.
- Ah oui. Nous n'y avons presque pas touché pour l'instant — juste les peintures.
- Je me demandais si... commença Mason avant d'ébaucher un geste désapprobateur.

Il avait honte et il s'en voulait, tel un homme d'âge mûr se remémorant la soirée de la veille, ses déportements et autres tripotages de l'épouse de son hôte. Cette idée de monter là-haut était inepte, mais c'était ce qu'il voulait.

— Allez-y si ça vous chante, lui dit McBride. La seule chose, c'est qu'il y a une femme exposée dans cette pièce.

— Ah, dans ce cas...

— Non, pas de problème, du moins si ça ne vous dérange pas. Elle est présentable.

Mason s'attarda un instant sur le mot. La vanité professionnelle de ce McBride était des plus singulières. Et puis il était contrarié qu'un cadavre vînt ainsi parasiter un élan sentimental mais parfaitement légitime.

— Je vais peut-être y aller, dit-il finalement en posant la main sur la rampe en acajou.

Le couloir du premier, aux portes duquel il lui était arrivé de toquer, avait été remanié comme le rez-de-chaussée ; mais en gravissant la deuxième volée d'escalier, il se vit de plus en plus en terrain connu. Tandis qu'il montait, il dut progresser à l'encontre d'une foule de fantômes. La moquette s'interrompait à la dernière marche. Il s'immobilisa en ayant soin de ne faire aucun bruit, retenant son souffle, saisi de l'impression délirante que des voix lui parvenaient à travers la porte de l'ancien appartement de Holly. Il était venu ici cent, deux cents fois — sur combien de temps ? une année ? —, les bras chargés de livres, de bouteilles ou de manuscrits, et avec au cœur (lui semblait-il aujourd'hui) une incomparable capacité à s'enthousiasmer. Du haut de la fenêtre tendue de jute, ils avaient déversé leurs sarcasmes sur les rues de la ville bourgeoise. Tout en s'avançant dans le couloir, il s'attendait

pour un peu à les voir, assis sur une chaise, sur le sofa, à même le sol, lever vers lui un regard interrogateur.

Mais il n'y avait dans la pièce que la défunte, et elle ne le regardait pas.

Elle reposait sur une table roulante. À côté d'elle, une chaise droite et un tabouret supportant une coupe de lilas fané, comme si l'on avait voulu composer une nature morte dans le genre macabre. Tombant de la fenêtre, la lumière de l'après-midi estompait la chevelure soigneusement ondulée de la femme.

Il demeura quelques secondes planté sur le seuil, arrêté pour une part par le cadavre et pour l'autre par la sensation d'une menace indistincte : il s'avavançait en territoire inconnu et avait besoin de sa bande autour de lui.

Au temps de Holly, le renforcement de la tour contenait un vieux piano droit, le dos tourné à la pièce, pareil au fond ballant d'une grenouillère d'enfant. L'après-midi, le soir, le dimanche, le matin des jours fériés, l'endroit retentissait des accents de *Twelfth Street Rag*, *St. Louis Blues*, *Mood Indigo*. Un matin de Noël au moins, on avait chanté des cantiques autour du piano en prenant un malin plaisir à les syncoper. C'était ce matin-là qu'il avait apporté à Holly l'exemplaire en fac-similé du *Mariage du Ciel et de l'Enfer*, ouvrage malicieux fourmillant d'adages pouvant s'appliquer à leurs personnalités et à leur époque.

Toujours en suspens sur le seuil, il se rappelait maintenant la fois où, à la faveur d'une accalmie dans le chahut qui régnait toujours en ces lieux, ils s'étaient trouvés en train de se sourire bêtement près du piano. Elle avait alors levé les mains vers son visage et lui avait donné un baiser tout tendre et doux, un baiser d'enfant heureux.

Ressentant les marches dans ses jambes et les ans dans sa tête, il s'avança à pas de loup pour contourner la femme qui gisait si paisiblement sur le dos. Alors qu'il l'avait presque dépassée, il se tourna pour examiner son visage, comme s'il pouvait y surprendre quelque expression éloquente face à ce retour aussi ironique que déroutant.

Il s'agissait d'une femme quelconque de peut-être cinquante ans. McBride ne l'avait pas encore rendue pimpante. Vêtue d'une robe noire toute simple, elle avait cependant au cou un collier navajo traditionnel. Mason y vit une notable touche de réalisme. Peut-être était-ce un article qu'elle aimait particulièrement et qu'elle avait obstinément continué à porter au-delà de l'âge où les bijoux fantaisie lui seyaient encore. Cela lui donnait un air naïvement canaille et plutôt touchant.

Elle répandait toutefois un grand froid autour d'elle, et son silence emplissait la pièce. Aucun bruit ne franchissait les murs de pierre. Jadis, il y avait toujours quelqu'un pour taper sur le piano, le phono ne chômait pas, deux ou six ou seize voix produisaient une conversation profuse. De plus, il ne se souvenait pas d'avoir vu l'appartement à la lumière du jour. Les fenêtres étaient toujours masquées par leur toile de jute artificiellement effilochée et l'éclairage provenait de lampes pour la plupart posées au sol et dont une partie au moins étaient équipées d'une ampoule rouge. Et toujours ce parfum de santal.

Des airs de bordel chinois. Apitoyé et envoûté, il s'assit sur la banquette logée dans l'embrasure de la fenêtre, d'où la vue embrassait la longueur de South Temple. En face, une station de lavage express pour les voitures, avec un grand tablier en béton et un éblouissement sans défaut de peinture blanche et de carrelage rouge. À l'époque, cette parcelle abritait un golf miniature où des hommes en bras de chemise, des femmes en robe d'été, de jeunes couples aux rires sonores expédiaient à coups de putter de petites balles blanches le long d'allées de gazon artificiel au tracé précis et par-dessus la pente douce de ponts et de chaussées sans surprises vers des trous numérotés.

— Non mais regarde-les, lui avait dit Holly un soir qu'installés dans l'oriel, ils voyaient les golfeurs de l'après-dîner évoluer sous les projecteurs. *Toujours gais**! Un de ces

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

jours, je vais construire un golf miniature avec des allées de quinze centimètres de large et un rough de quinze centimètres de profondeur. Je remplirai les trous d'eau de crocodiles et parsèmerai les bunkers de serpents à sonnette. Que dirais-tu de planquer une veuve noire dans chaque trou, de sorte qu'y récupérer sa balle soit cause d'un peu d'excitation ? Et si l'on sabotait d'un coup de scie les piles de tous ces petits ponts ?

Vivre dangereusement. Il était étrange de se rappeler à quel point cela avait semblé essentiel à une époque. Foncer, prendre des risques. Il passa la main sur l'appui de la fenêtre en se disant que c'était là la pose, assise exactement ici et regardant dehors, que Holly avait prise lorsque Tom Stead l'avait peinte dans sa robe de velours or.

Le résultat ne fut sans doute pas extraordinaire. Il ne pouvait l'être. À l'heure présente, Tom Stead devait être en train de peindre des enseignes quelque part, si toutefois la boisson n'avait pas eu raison de lui. Mais sur le moment, dans cette pièce, en présence du sujet de ce tableau, dont la vie débordait sur eux tous, cette fine silhouette dorée aux moires de velours était Lilith, Hélène, Guenièvre, *das Ewig-Weibliche*. Et il ne fallut guère plus d'une journée pour que d'autres filles, moins heureusement dotées ou touchées par la grâce, se missent à commenter le tour passionné que prenait cette amourette entre Holly et Stead, et à laisser entendre qu'était caché quelque part sur la toile, comme chez Goya, le portrait d'un galant, un nu.

Pour ça, une belle bande de puritaines bohèmes. Mason ne croyait pas à la présence du moindre nu ni à son importance s'il y en avait un, encore que cette possibilité l'ait tracassé à l'époque et qu'il ait été offensé dans sa fierté de mâle, surpris qu'elle consentît à *s'abaisser*.

Ce qu'il entendait par là, c'est que sa vanité était froissée si Holly accordait à Stead le moindre traitement de faveur quelle lui refusait à lui. Or il ne croyait pas vraiment qu'elle lui en accordât. Ce qu'irradiait ce portrait doré, comme Holly elle-même, n'était pas le glamour mais l'innocence. Sous l'enveloppe

elle était parfaitement virginale, une enfant de Parowan* qui avait fait le grand saut pour connaître l'effervescence de la grande ville, mais qui restait une enfant de Parowan. Si l'on craquelait l'émail de sa sophistication, on découvrait une petite fille aux anges en train de jouer à Vivre.

Une fois encore il sentit sur ses lèvres l'effleurement de ce doux baiser enfantin, un matin de Noël près du piano, et il se leva si brusquement qu'il fut saisi à la vue de la morte, dont il avait oublié la présence. C'était, oui, de l'innocence. Holly s'entendait à repousser les pattes avides des étudiants, à esquiver dans un rire le baiser qu'on tentait de lui voler, à évoluer parmi les jeunes et bouillants freudiens aussi indemne qu'une nonne, à rester sourde aux propositions qui lui étaient faites chaque jour de la semaine. Revêtue de sa robe dorée, elle était assise à sa croisée ouvrant sur l'écume, une vierge en sa tour.

Comme qui toque doucement à une porte dans l'idée d'interrompre une conversation privée, Nola était là dans sa tête, sollicitant d'être invitée à entrer. Il trouvait curieux de ne pas vouloir la convier, bien qu'elle fût certainement plus que Holly un élément significatif de ce lieu perdu et de cette époque révolue. C'est à cette dernière qu'il avait envie de parler pour le moment : elle lui paraissait plus riche de possibles, moins entachée de tristes émotions. Toutes deux avaient brièvement partagé ce logement, mais ces pièces gardaient le souvenir de Holly.

Désireux de lui rendre visite dans son intimité, il se dirigea vers la porte de ce qui avait été la chambre à coucher de Holly. Dans cette pièce, à présent complètement nue, aseptisée par la peinture, il avait maintes fois séjourné lorsqu'elle était souffrante ou quand, le dimanche, elle cultivait un trait charmant de sa sophistication en recevant au lit. Alors qu'elle reposait adossée à ses oreillers, il lui avait fait la lecture, il lui avait parlé, l'avait embrassée, avait vu ses mains être repoussées. Ce lieu vide restait chargé de la vie qu'elle mettait en toute

* Petite ville de l'Utah.